

: La synthèse qu'opère la conscience :

« Je vois continuellement cette table ; j'en fais le tour et change comme toujours ma position dans l'espace; j'ai sans cesse conscience de l'existence corporelle d'une seule et même table, de la même table qui demeure en soi inchangée. Or la perception de la table ne cesse de varier; c'est une série continue de perceptions changeantes. Je ferme les yeux. Par mes autres sens, je n'ai pas de rapport à la table. Je n'ai plus d'elle aucune perception. J'ouvre mes yeux et la perception reparaît de nouveau. La perception ? Soyons plus exacts. En reparaissant, elle n'est à aucun égard individuellement identique. Seule la table est la même : je prends conscience de son identité dans la conscience synthétique qui rattache la nouvelle perception au souvenir. La chose perçue peut être perçue, sans même que j'en aie cette conscience simplement potentielle. [...] Quant à la perception elle-même, elle est ce qu'elle est, entraînée dans le flux incessant de la conscience et elle-même sans cesse fluante : le maintenant de la perception ne cesse de se convertir en une nouvelle conscience qui s'enchaîne à la précédente, la conscience du vient-justement-de-passé; en même temps s'allume un nouveau maintenant ».

HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, tome I, 1913, trad. fr. par P. Ricoeur.

« Toute conscience est conscience de quelque chose »

HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, §19.

« Nous sommes des points de vue sur le monde qui ne sont pas superposables » - **HUSSERL**

: Question de William Molyneux, mathématicien, résumée par Locke :

« Supposez un aveugle de naissance qui soit à présent homme, auquel on ait appris à distinguer par le toucher un cube d'un globe fait du même métal et faisant à peu près la même taille. [...] Supposez que le cube et le globe soient posés sur une table, et que cet aveugle puisse voir tout d'un coup : on demande si, en les voyant sans les toucher, il pourrait les identifier et dire lequel est le globe et lequel le cube ».

LOCKE, *Essay concerning human understanding*, Book II, chap.IX, §,8 1690 (je traduis).

: L'« immatéralisme » de Berkeley : être, c'est être perçu

« Il semble évident que les diverses impressions ou idées imprimées sur les sens, [...] ne peuvent exister autrement que dans un esprit qui les perçoit. Je pense qu'une connaissance intuitive de cela peut s'obtenir par quiconque fera attention à ce que veut dire le terme « exister » lorsqu'il est appliqué aux choses sensibles. Je dis que la table sur laquelle j'écris existe, c'est-à-dire que je la vois et la touche ; et, si je n'étais pas dans mon bureau, je dirais que cette table existe : ce par quoi j'entendrais que, si j'étais dans mon bureau, je pourrais la percevoir ; ou bien, que quelque autre esprit la perçoit actuellement. « Il y eut une odeur », c'est-à-dire, elle fut sentie ; « il y eut un son », c'est-à-dire, il fut entendu ; « il y eut une couleur ou une figure » ; elle fut perçue par la vue ou le toucher. C'est tout ce que je puis entendre par des expressions telles que celles-là. Car, quant à ce que l'on dit de l'existence absolue de choses pensantes ; sans aucun rapport avec le fait qu'elles soient perçues, cela semble parfaitement inintelligible. L'esse de ces choses là, c'est leur percipi ; et il n'est pas possible qu'elles aient un existence quelconque en dehors des esprits ou des choses pensantes qui les perçoivent ».

BERKELEY, *Principes de la connaissance humaine* (1710), §3, trad. fr. par M. Philipps.

: Percevoir est une opération de l'entendement

« L'idée naïve de chacun, c'est qu'un paysage se présente à nous comme un objet auquel nous ne pouvons rien changer, et que nous n'avons qu'à en recevoir l'empreinte. Ce sont les fous seulement, selon l'opinion commune, qui verront dans cet univers étalé des objets qui n'y sont point ; et ceux qui, par jeu, voudraient mêler leurs imaginations aux choses sont des artistes en paroles surtout, et qui ne trompent personne. Quant aux prévisions que chacun fait, comme d'attendre un cavalier si l'on entend seulement le pas du cheval, elles n'ont jamais forme d'objet ; je ne vois pas ce cheval tant qu'il n'est pas visible par les jeux de lumière ; et quand je dis que j'imagine le cheval, je forme tout au plus une esquisse sans solidité, une esquisse que je ne puis fixer. Telle est l'idée naïve de la perception.

Mais, sur cet exemple même, la critique peut déjà s'exercer. Si la vue est gênée par le brouillard, ou s'il fait nuit, et s'il se présente quelque forme mal dessinée qui ressemble un peu à un cheval, ne jurerait-on pas quelquefois qu'on l'a réellement vu, alors qu'il n'en est rien ? Ici, une anticipation, vraie ou fausse, peut bien prendre l'apparence d'un objet. Mais ne discutons pas si la chose perçue est alors changée ou non, ou si c'est seulement notre langage qui nous jette dans l'erreur ; car il y a mieux à dire, sommairement ceci, que tout est anticipation dans la perception des choses.

Examinons bien. Cet horizon lointain, je ne le vois pas lointain ; je juge qu'il est loin d'après sa couleur, d'après la grandeur relative des choses que j'y vois, d'après la confusion des détails, et l'interposition d'autres objets qui me le cachent en partie. Ce qui prouve qu'ici je juge, c'est que les peintres savent bien me donner cette perception d'une montagne lointaine, en imitant les apparences sur une toile. Mais pourtant je vois cet horizon là-bas, aussi clairement là-bas que je vois cet arbre clairement près de moi ; et toutes ces distances, je les perçois. Que serait le paysage sans cette armature de distances, je n'en puis rien dire ; une espèce de lueur confuse sur mes yeux, peut-être. Poursuivons. Je ne vois point le relief de ce médaillon, si sensible d'après les ombres ; et chacun peut deviner aisément que l'enfant apprend à voir ces choses, en interprétant les contours et les couleurs. Il est encore bien plus évident que je n'entends pas cette cloche au loin, là-bas, et ainsi du reste.

On soutient communément que c'est le toucher qui nous instruit, et par constatation pure et simple, sans aucune interprétation. Mais il n'en est rien. Je ne touche pas ce dé cubique. Non. Je touche successivement des arêtes, des pointes, des plans durs et lisses, et réunissant toutes ces apparences en un seul objet, je juge que cet objet est cubique. Exercez-vous sur d'autres exemples, car cette analyse conduit fort loin, et il importe de bien assurer ses premiers pas. Au surplus, il est assez clair que je ne puis pas constater comme un fait donné à mes sens que ce dé cubique et dur est en même temps blanc de partout, et marqué de points noirs. Je ne le vois jamais en même temps de partout, et jamais les faces visibles ne sont colorées de même en même temps, pas plus du reste que je ne les vois égales en même temps. Mais pourtant c'est un cube que je vois, à faces égales, et toutes également blanches. Et je vois cette chose même que je touche. Platon, dans son *Théétète*, demandait par quel sens je connais l'union des perceptions des différents sens en un seul objet.

Revenons à ce dé. Je reconnais six taches noires sur une des faces. On ne fera pas difficulté d'admettre que c'est là une opération d'entendement, dont les sens fournissent seulement la matière. Il est clair que, parcourant ces taches noires, et retenant l'ordre et la place de chacune, je forme enfin, et non sans peine au commencement, l'idée qu'elles sont six, c'est-à-dire deux fois trois, qui font cinq et un. Apercevez-vous la ressemblance entre cette action de compter et cette autre opération par laquelle je reconnais que des apparences successives, pour la main et pour l'oeil, me font connaître un cube ? Par où il apparaîtrait que la perception est déjà une fonction d'entendement, et, pour en revenir à mon paysage, que l'esprit le plus raisonnable y met de lui-même bien plus qu'il ne croit. Car cette distance de l'horizon est jugée et conclue aussi, quoique sans paroles. Et nous voilà déjà mis en garde contre l'idée naïve dont je parlais ».

ALAIN, *Éléments de philosophie* (1941).